



CHAPITRE V.

TURQUIE. — Rappel de l'ambassadeur français à Constantinople. — Révolte de plusieurs provinces. — Continuation des réformes. — Mécontentement des Turcs. — Incendie à Constantinople. — Ravages de la peste et du choléra. — Défaite des insurgés. — Démêlés des pachas d'Égypte et de Syrie. — Méhémet-Ali prépare une expédition contre la Syrie. — La Porte consent et s'oppose ensuite à cette expédition. — L'armée égyptienne envahit la Syrie.

Quelquefois un homme de génie est parvenu à régénérer un empire et à l'arrêter sur le penchant de sa ruine. Cette épreuve, le sultan Mahmoud a voulu la renouveler sur la Turquie; il a voulu la tirer de la décrépitude comme Pierre-le-Grand a tiré son peuple de la barbarie, et ce n'a pas été sans une espèce d'admiration que l'Europe a contemplé des efforts inouïs et une énergie rare pour introduire les arts, l'industrie et la civilisation parmi les Turcs. On jugea même de la nation par son chef; on crut qu'il avait déjà réussi à lui inoculer une partie de son courage et de sa force. De là vint qu'au commencement de 1831, lorsque l'insurrection polonaise faisait tête au colosse moscovite, lorsque tout menaçait d'une conflagration générale en Europe, les yeux se portèrent du côté de la Turquie pour voir si elle ne saisirait pas une occasion favorable de venger les affronts de la dernière campagne contre les Russes; si elle pouvait encore peser de quelque poids dans la balance des événements.

Croyant aussi à une rupture prochaine entre les puissances, l'ambassadeur français auprès de la Porte, bien qu'il n'eût pas d'instructions à cet égard, fit envisager au reis-effendi les avantages que la Turquie trouverait à se joindre à la France dans le cas où cette rupture éclaterait. Il recommanda par une note au ministre ottoman d'évaluer ses moyens d'opération et de se tenir prêt à agir en temps opportun. Cette note parvint à la connaissance des puissances étrangères, au milieu

des assurances pacifiques qu'elles recevaient du gouvernement français. Est-ce le divan lui-même qui trahit le général Guilleminot ? Le ministre des relations extérieures de France l'a pensé ainsi, et loin de s'en étonner, il a expliqué cette lâcheté en disant que l'ambassadeur français n'avait cherché qu'à remuer un cadavre. Le mot était vrai ; mais on se serait trompé grandement si l'on en eût conclu que l'empire ottoman ne méritait plus de fixer l'attention des cabinets : un tel empire à l'état de cadavre et offrant une proie facile à des voisins ambitieux, doit éveiller, autant qu'à l'apogée de sa puissance, de vives sollicitudes, dans l'intérêt de l'équilibre européen.

Quoi qu'il en soit, le cabinet de Paris, pour sauver sa probité politique, dut rappeler M. le comte de Guilleminot, et, bien que celui-ci ait cru devoir justifier le divan d'avoir livré sa note aux ministres étrangers, à Constantinople, l'opinion de M. Sébastiani sur la décadence de l'empire ottoman, rapprochée des désastres de la Porte dans ces dernières années, et des événements dont ce pays était alors le théâtre, n'en fit pas moins une vive sensation.

Le mécontentement répandu dans toute la Turquie par les innovations du sultan avait poussé à la révolte le pacha de Bagdad, celui de Scutari, plusieurs chefs albanais, les Bosniaques et quelques districts de la Macédoine. Ils demandaient la dissolution de l'armée régulière, la réorganisation des janissaires, la restitution des biens confisqués, le rétablissement des privilèges des ulémas, une indemnité pour les pertes éprouvées, et la suppression des taxes. Ces ennemis intérieurs, d'autant plus dangereux qu'ils avaient des intelligences dans la capitale, et que le peuple n'éprouvait plus que haine ou indifférence pour le sultan, occupaient une grande partie des forces de la Porte. Le grand visir Reschid-Pacha, le plus dévoué et le plus habile de ses généraux, avait été obligé de marcher en personne, avec 20,000 hommes environ, contre le pacha de Scutari qui opposait à son adversaire une opiniâtre résistance.

Cependant Mahmoud persévérait dans le dessein de réformer complètement sa nation. Dérogeant aux coutumes de ses prédécesseurs qui restaient enfermés dans le harem et ne prenaient qu'une part très indirecte au gouvernement de leurs États, il déployait une activité infatigable et voulait voir par ses propres yeux les résultats de ses plans. Il fit au mois de juin un voyage à Andrinople, pour passer en revue les troupes régulières qui étaient rassemblées dans cette ville. Il y montra une grande sollicitude pour le bien de ses sujets, inspecta les établissements publics, et distribua des sommes d'argent de son trésor particulier, parmi les classes nécessiteuses. Mais la Turquie était décidément rebelle aux expériences de son maître : il ne put se méprendre sur le mécontentement sourd qui régnait partout et se liait à un changement du caractère national, suite d'innovations qui ont ordinairement besoin, pour se justifier aux yeux des masses, du prestige de la gloire et des succès. Or, les faits, sous ce rapport, étaient si peu en faveur de Mahmoud et de ses réformes, que le mauvais état des finances venait de rappeler de cruelles défaites, en le forçant de suspendre ses paiements à la Russie.

Aussi des symptômes graves annonçaient que la soumission aveugle des Turcs aux préceptes du Coran, et leur vieux respect pour le sang impérial, commençaient à s'affaiblir. Néanmoins le sultan, malgré quelques oscillations dans son système, malgré quelques pas rétrogrades vers l'ancien ordre de choses, s'obstina à importer parmi les Turcs des usages qui étaient profondément antipathiques à leurs mœurs, à leurs préjugés religieux. A son retour d'Andrinople, on crut que, cédant à l'opinion publique, il reprenait les vieilles habitudes des Osmanlis, surtout quand on le vit se tenir renfermé dans le harem. Puis, à l'apparition des ordonnances portant création d'établissements de quarantaine, et obligeant les voyageurs à se munir de passe-ports, le peuple reconnut qu'il s'était trompé. Dans leur dépit, les fidèles Musulmans recoururent à leur mode de protestation accoutumé, et l'incendie témoigna

de l'opposition de ces barbares aux réformes du grand seigneur.

Le 2 août les flammes dévorèrent le faubourg de Péra. L'espace qu'elles parcoururent, en semant la destruction à droite et à gauche, fut immense ; c'est là que se trouvaient les palais des ambassadeurs européens, ainsi que les principales maisons des Francs qui se livraient au commerce et à l'industrie (1). Des richesses incalculables périrent dans ce désastre, qui donna une nouvelle preuve que la vieille haine des Musulmans contre les Giaours n'avait rien perdu de sa force. Ils montraient une impassibilité stupide en présence de l'affreux spectacle étalé sous les yeux, et disaient aux malheureux qui venaient de tout perdre : « Dieu est grand ! voilà la punition de votre crime de Navarin. Voilà ce qu'a fait le prophète pour apprendre au renégat (le sultan) à obéir à ses préceptes et à ne point souiller le siège de son empire en se liant avec les infidèles. »

De ce moment on ne douta plus que S. H. ne fléchît devant la nécessité de cette protestation terrible du parti national. C'était encore une erreur. Peu de temps après, Mahmoud célébra une fête toute européenne, à l'occasion de la distribution des insignes d'un ordre civil et militaire, divisé en quatre classes, comme presque tous les ordres de chevalerie. Il fit plus, et confondit les Musulmans par sa hardiesse, en autorisant la publication d'un *Moniteur* écrit en français et en turc.

De nouveaux incendies attestèrent un surcroît d'irritation dans le peuple, et comme si l'empire eût dû à cette époque réunir toutes les calamités dans son sein, la peste et le choléra en ravageaient plusieurs provinces. La Valachie et la Moldavie éprouvèrent principalement les fureurs de ce dernier fléau, qui envahit ensuite le reste de la Turquie d'Europe. A Jassy, où il avait paru en juin, il emporta pendant quelque temps 300 individus par jour, et au commencement d'août

(1) Le nombre des incendiés fut évalué à 80,000, et celui des maisons détruites à 10,000.

7,000 habitants y avaient succombé. D'un autre côté, la peste faisait d'affreux ravages à Smyrne et à Bagdad que la mort et l'émigration concouraient à dépeupler.

Ce fut sans doute une compensation à tant de désastres que de voir, vers la fin de l'année, la rébellion des pachas de Bagdad et de Scutari, étouffée autant par des négociations que par la force des armes ; mais le pacha d'Égypte préparait alors à la Porte des embarras dont il lui serait plus difficile de sortir.

D'anciens différends, qui avaient pour cause principale la protection que trouvaient en Syrie les paysans égyptiens, existaient entre le vice-roi d'Égypte et Abdallah, pacha d'Acre. Méhémet-Ali avait sollicité du divan l'autorisation de se venger d'un ingrat qu'il avait sauvé du courroux de la Porte, et qui lui refusait, en termes peu mesurés, l'extradition des paysans réfugiés en Syrie ; ainsi que le remboursement d'une grande somme payée pour obtenir sa grâce. Le divan s'expliqua nettement et avec justice sur le premier point, en proclamant que les fellahs égyptiens étant sujets de l'empire et non les esclaves du pacha d'Égypte, il leur était loisible de se transporter où bon leur semblait. Quant au reste, on se renferma dans le système ordinaire en Turquie, des réponses évasives, au moyen desquelles on gagna du temps, jusqu'à ce que la révolte du pacha de Scutari venant mettre le comble aux difficultés de la Porte, on songeât à acheter les secours de Méhémet-Ali, ou tout au moins sa neutralité, en lui concédant l'autorisation de marcher en Syrie, sous les ordres du capitain-pacha, dont l'escadre à cet effet se joindrait à celle du vice-roi.

Cette expédition sauvait les apparences et mettait en garde contre l'abus de la victoire, par la présence du premier dignitaire de l'empire. Il partit et arriva jusqu'à Rhodes, où il s'arrêta en apprenant les ravages du choléra qui sévissait en Égypte avec une fureur telle que le nombre des victimes dans la seule ville du Caire, pendant les mois d'août et de septem-

bre, s'éleva à 60,000 en 29 jours : plusieurs villages perdirent la moitié de leurs habitants. L'épidémie s'apaisa ; mais la flotte ottomane, au lieu de continuer sa route, revint aux Dardanelles, on ne sait par quelle raison. C'était le moment où le grand visir remportait des avantages signalés sur le pacha de Scutari : peut-être pensa-t-on que, découragé par les nouveaux événements, Méhémet-Ali n'oserait rien entreprendre sans un firman exprès de S. H., qu'on s'était gardé de lui donner.

Mais le vice-roi n'avait plus rien à ménager avec la Porte. Cet homme, qui avait recueilli et cultivé avec tant de soin le germe de civilisation déposé sur les bords du Nil par Bonaparte, sentait sa supériorité : trouvant le moment favorable pour secouer un reste de soumission, il avait fait presser avec la plus grande vigueur les préparatifs de l'expédition. Le vainqueur des Wechabites, celui que l'intervention de l'Europe à Navarin avait seule empêché de dompter la Grèce épuisée, Ibrahim-Pacha prit le commandement de l'armée, forte de 30,000 hommes. Elle partit du Caire vers le 20 octobre : bientôt une flotte de 22 bâtiments de guerre se dirigea aussi sur la Syrie. Les premiers progrès d'Ibrahim furent rapides ; il occupa, sans obstacle, Gaza, Jaffa, qui se rendit le 8 novembre, Caïffa, et parut, dans les derniers jours du mois (le 27), devant Saint-Jean-d'Acre, cette ville que sa résistance victorieuse au premier capitaine des temps modernes a rendue célèbre, mais qui aujourd'hui, malgré la force de sa position naturelle, n'avait plus, contre des moyens d'attaque redoutables, les ressources de la science militaire de l'Europe. Toutefois elle arrêta long-temps Ibrahim, et c'est là que nous le retrouverons l'année prochaine, en reprenant le récit de ses opérations.

Cependant, un envoyé de Constantinople était accouru à Alexandrie, porteur d'un firman sévère, par lequel S. H. s'interposait juge suprême entre les deux pachas, les sommant de lui soumettre leurs raisons, pour qu'il eût à faire justice

à qui de droit. Il était impérieusement ordonné au vice-roi de suspendre les hostilités à l'instant, de rappeler son armée et de la réduire au pied fixé, il y a quelques années, comme suffisant pour la défense de l'Égypte. Méhémet-Ali ne tint aucun compte des ordres ni des menaces qui les accompagnaient. C'était rompre ouvertement avec la Porte; elle dut le comprendre, et bientôt commencèrent les préparatifs pour une lutte qui devait mettre aux prises non plus seulement deux souverains, mais deux races diverses, l'Afrique et l'Asie ottomanes; s'élever à la hauteur d'un grand intérêt politique en Europe, prouver d'une manière définitive que la Turquie n'avait plus par elle-même la force de se tenir debout; faire voir enfin avec quels succès différents deux hommes également remarquables, l'un vassal et l'autre suzerain, avaient entrepris de régénérer les peuples soumis à leur domination, et de s'approprier les arts de la civilisation moderne.

CHAPITRE VI.

GRÈCE. — Impopularité du président. — Insurrection de Maïna et d'Hydra. — Les Hydriotes s'emparent de la flotte grecque à Poros. — La flotte russe vient les bloquer dans ce port. — Le président attaque Poros par terre. — Il est repoussé. — Les habitants de cette île se retirent à Hydra. — L'amiral russe se prépare à attaquer la flotte grecque. — Miaulis la fait sauter. — Hostilités des Maïnotes contre le gouvernement. — Assassinat du président. — Installation d'un nouveau gouvernement.

La Grèce, cette autre preuve vivante de la faiblesse de de l'empire ottoman, la Grèce, toujours rebelle aux longs efforts de l'Europe pour la pacifier, ne fut encore, cette année, qu'un théâtre de violences et de discordes civiles. Le président, Capo-d'Istria, tant à cause de son attachement aux intérêts de la Russie que par la jalousie et le mécontentement des principaux chefs, qui tous étaient inaccoutumés au contrôle d'un supérieur et avides de pouvoir pour eux-mêmes, était promptement tombé dans l'impopularité. Dans les rangs de l'opposition qui s'était formée contre lui, sans lui tenir compte de son désintéressement et des bienfaits d'une administration activement réparatrice des maux de l'esclavage et de la guerre, on comptait Miaulis, Mavrocordato, Conduriottis et beaucoup d'autres des plus populaires et des plus distingués. Ils demandaient la convocation d'une assemblée nationale, que le président refusait; une entière liberté de la presse, à laquelle il ne voulait pas consentir: ils lui reprochaient de violer les premiers principes de la constitution, en concentrant tous les pouvoirs dans sa personne, en gouvernant par l'assistance de son armée, comme le despote délégué de la Russie, non comme le magistrat élu d'un peuple libre; en exilant, en emprisonnant ses adversaires de la manière la plus illégale. Pierre Mavromichalis entre autres, ce bey du Maïna qui avait rendu les services les plus signalés à la Grèce

pendant tout le temps de la guerre de l'indépendance, languissait depuis le mois de janvier dans la citadelle de Nauplie, accusé d'une tentative pour insurger sa province natale.

Les germes de mécontentement répandus par ces personnages minèrent peu à peu l'autorité du président, particulièrement dans les îles : bientôt on en vint à une résistance ouverte.

Dans le mois d'avril, le Maina se déclara indépendant du comte Capo-d'Istria, pour établir un gouvernement local. Cet exemple fut aussitôt suivi par l'île d'Hydra, l'une des plus importantes de l'Archipel, qui accomplit sa révolution avec un ordre parfait, et qui priva dès lors la flotte grecque de ses meilleurs marins. Cette île se soumit aussi à un gouvernement provisoire, à la tête duquel étaient Miaulis et Conduriottis.

Ces nouvelles autorités demandèrent au président la convocation de l'assemblée nationale, une constitution, la liberté de la presse et l'examen des comptes de l'État. Il ne voulut accorder aucune de ces choses, regardant la civilisation et les lumières trop peu avancées en Grèce pour qu'elle pût supporter de semblables institutions. Cependant la réunion de l'assemblée nationale paraissait alors dans tous les vœux : des adresses à cet effet furent signées de tous les côtés, à Poros, Syra, Spezzia et autres îles, et sur le continent, dans différentes places de la Morée et de la Roumélie. Le président persévéra dans ses premiers refus et multiplia les arrestations.

La Hellade, la seule frégate que la Grèce possédât, et le reste de la flotte étaient à Poros. On découvrit, ou du moins l'on crut que le président se disposait à y embarquer une expédition contre les îles qui s'étaient soustraites à son pouvoir ou qui condamnaient la marche de son administration. Le gouvernement provisoire d'Hydra résolut de lui enlever cette ressource. A la fin de juillet, il envoya pendant la nuit, à Poros, deux ou trois cents hommes qui montèrent à bord de *la Hellade* et s'en emparèrent. Miaulis arriva ensuite avec de nou-

velles forces, et mit sous ses ordres tous les autres vaisseaux dans le port de Poros. Les habitants de la ville les reçurent comme des libérateurs et se rangèrent de leur parti.

De son côté, le président dirigea la flotte russe sur Poros pour la bloquer, et prépara un mouvement combiné de ses troupes contre la ville. Miaulis ayant refusé de rendre la flottille grecque sur les sommations de l'amiral russe, les hostilités commencèrent. Un vaisseau grec qui venait de Syra avec des provisions fut coulé bas par les Russes; et en représailles un de leurs bâtiments fut canonné par une corvette grecque. Cependant, 1,200 hommes des troupes du président étaient arrivés pour réduire l'île rebelle. Poros n'avait pas plus de 500 hommes pour se défendre; néanmoins cette attaque échoua. Les Russes et les troupes du président furent repoussés avec une perte considérable. Mais le manque d'eau et de provisions empêchait la ville de faire une longue résistance. La flotte était dans la même situation. Des barques furent amenées d'Hydra pour transporter dans cette île la population de Poros, qui préféra s'expatrier plutôt que de se soumettre à la merci des assiégeants. Miaulis renvoya pareillement ses marins à Hydra, et ne retint qu'une poignée d'hommes pour l'exécution du projet qu'il avait formé.

Le 13 août, l'escadre russe manœuvra pour s'emparer de la flottille grecque, tandis que l'armée du président marchait de nouveau sur la ville. A l'approche des Russes, Miaulis et ses quelques marins s'embarquèrent dans une chaloupe pour regagner Hydra, et bientôt on vit sauter *la Hellade* ainsi que les autres bâtiments qui étaient dans le port. Miaulis avait mieux aimé les détruire que de les laisser tomber au pouvoir de la Russie ou du président. Les troupes du gouvernement entrèrent ensuite dans la place qu'ils réduisirent en un monceau de cendres, comme s'il ne se fût pas agi d'une ville grecque et des propriétés de leurs concitoyens.

Sur le continent, les Maïnotes s'étaient aussi levés en armes contre l'autorité du comte Capo-d'Istria. Ils descendirent de

leurs montagnes et chassèrent ses troupes de Calamata, où ils se vengèrent en quelque sorte par le pillage de cette ville qui n'en était pas cause, de la destruction de Poros. Le président renforça son armée pour se porter contre eux; mais les troupes françaises, dans le voisinage, s'emparèrent de la ville, afin d'empêcher les partis d'en venir aux mains. Une flottille de petits vaisseaux hydriotes, qui avait secondé les opérations des Mainotes, était dans le golfe de Coron. Une frégate française qui s'y trouvait aussi ne leur avait opposé aucune résistance; mais l'amiral russe vint les sommer de se rendre. Au lieu d'obéir aux ordres de l'étranger, les Hydriotes firent sauter leurs vaisseaux les plus forts, et poussèrent les autres à la côte, à l'exception d'un seul qui réussit à s'échapper.

Dans le cours de ces tristes dissensions, les Russes furent sans cesse les auxiliaires actifs du président. Les commandants anglais et français s'efforcèrent en vain d'interposer leur médiation; l'obstination du comte Capo-d'Istria, jointe à la violence de ses alliés, accréditèrent l'opinion qu'il y avait ici un intérêt russe en jeu.

Depuis le commencement de ces troubles, et surtout depuis la levée de boucliers des Mainotes, dont le bey Mavromichalis était toujours détenu à Nauplie, différentes fois le président avait reçu l'avertissement que sa vie était menacée. Il le méprisa, et le crime fut commis. Georges et Constantin, l'un fils et l'autre frère du bey captif, vinrent à Nauplie dans le dessein d'assassiner le comte. Le 9 octobre, ils l'attendirent à la porte de l'église, où ils avaient appris qu'il devait se rendre. Dès qu'il parut sur le seuil, ils le frappèrent d'un coup de pistolet à la tête et d'un coup de poignard dans le bas-ventre. Le président ne vécut pas une minute de plus. L'un des assassins, Constantin, fut massacré sur la place par les assistants; Georges se réfugia dans la maison du consul français, qui refusa de l'abandonner à la rage des soldats et du peuple, mais promit de le livrer sur une demande régulière des magistrats. Il

fut condamné dans la suite à être fusillé, et mourut avec toute l'intrépidité du fanatisme.

Ce forfait paraît avoir été le résultat d'une vengeance privée, plutôt qu'un acte politique. Le sénat établit aussitôt une commission de gouvernement, composée de Colocotroni, Coletti et Augustin Capo-d'Istria, frère du président assassiné. Il fut placé à la tête de cette commission, et, comme son prédécesseur, il se trouva bientôt en butte, de la part d'adversaires irréconciliables, à des inimitiés et à des obstacles qui ne permirent pas de présager une longue durée à son nouveau pouvoir.